LA REVUE

–

2011

Fondation HSBC
pour l' Education

Texte David Fez

La Fondation HSBC pour l'Éducation, mode d'emploi

LES CONDITIONS D'ATTRIBUTION

37 projets, soit 37 associations françaises, ont reçu pour l'année 2010-2011 un soutien financier de la Fondation HSBC pour l'Éducation. Il est à noter que chaque projet soutenu l'est pour une période renouvelable de un à trois ans consécutifs pour un montant dégressif. Ce soutien à long terme est l'une des singularités de la Fondation. Cela signifie un engagement solide, la création de liens forts, et permet aux bénéficiaires de se consacrer à leur mission. Pour l'année 2010-2011, la Fondation apporte son aide à 14 nouveaux projets (sur un total de 37). Onze projets sont soutenus pour la deuxième année consécutive. Douze pour la troisième année.

Depuis sa création en 2005 sous l'égide de la Fondation de France, la Fondation HSBC pour l'Éducation a accompagné 70 associations en France. L'objectif de la fondation est de soutenir les initiatives qui facilitent l'accès à l'éducation de jeunes en milieux défavorisés, par la culture. Pour pouvoir bénéficier de ce soutien, les associations doivent préalablement adresser leur dossier de candidature dans le cadre de l'appel à projet annuel de la Fondation. La présélection est assurée par IMS – Entreprendre pour la cité. Cet organisme référent s'organise autour d'équipes d'experts qui accompagnent et fédèrent les entreprises dans leur démarche sociétale.

Cette présélection est ensuite soumise au comité exécutif (voir encadré) de la Fondation. Ce bureau est composé de cinq représentants de HSBC France et de cinq personnalités qualifiées (professeurs, médecins, personnalités associatives…) en prise directe avec le terrain social et dont l'expérience est précieuse pour participer au choix final de la dizaine de lauréats. Ce process consiste à sélectionner en priorité des associations ou des institutions qui portent de véritables projets, audacieux, originaux et bien sûr utiles aux enfants, en ligne avec l'objet de la Fondation. Les lauréats ont aussi obligatoirement proposé des missions qui permettent d'associer les collaborateurs de HSBC à leur initiative. La lutte contre la fracture sociale passe évidemment par l'aide financière, mais aussi par la rencontre.

LES AUTRES PROJETS SOUTENUS PAR LA FONDATION

La filière ZEP de Sciences Po. La Fondation HSBC pour l'Éducation a signé fin 2005 une convention de mécénat avec Sciences Po. Elle se traduit concrètement par le versement de bourses d'études à vingt étudiants issus de lycées situés en Zones d'Éducation Prioritaire et d'une subvention versée à l'association Le Relais chargée de les accompagner au quotidien. Seize cadres dirigeants du groupe HSBC France se sont également engagés à parrainer ces jeunes étudiants en les aidant à définir et à construire leur projet professionnel et en accompagnant sa mise en œuvre (apport de réseau, soutien et conseil opérationnel sur leur cursus universitaire et professionnel).
En 2010, plus de 80 étudiants ont déjà été parrainés.

ÉDUCATION FINANCIÈRE

La Fondation HSBC pour l'Éducation participe à plusieurs programmes consacrés à l'éducation financière des nouveaux entrepreneurs :
Avec l'Adie (Association pour le droit à l'initiative économique), la Fondation s'est engagée dans un programme visant à favoriser la pérennité des micro-entreprises par la formation des créateurs au concept de l'argent et de sa gestion raisonnée. ***www.adie.org***

Dans le cadre du programme **Entreprendre au féminin de l'Essec**, la Fondation alloue quatre bourses, pour un montant total de 15 000 euros, à des jeunes femmes porteuses de projet issues de milieux défavorisés et souhaitant bénéficier de la formation d'excellence dispensée par cette grande école de commerce.
www.essec.fr

LE COMITÉ EXÉCUTIF

Le comité exécutif de la Fondation HSBC pour l'Éducation se réunit deux fois par an pour définir les orientations de l'appel à projets dans un premier temps, et sélectionner les lauréats dans un deuxième temps. Il compte dix membres.

Le président
Christophe de Backer, directeur général de HSBC France

Cinq personnalités qualifiées
Michèle Brian, pédopsychiatre exerçant dans un centre médico-psychologique de l'Essonne et médecin de santé publique
Jérôme Clément, président d'Arte
Carole Diamant, professeur de philosophie en ZEP et à Sciences Po et déléguée de la Fondation Égalité des chances de l'académie de Créteil
Sonia Imloul, présidente de Respect 93 - prévention du crime chez l'enfant, membre du conseil économique et social, membre de l'institut Montaigne en charge du thème « intégration dans la politique familiale »
Réza, photographe iranien très impliqué à titre personnel dans l'éducation en milieux défavorisés et l'éducation à l'image au travers de l'association Aïna World dont il est fondateur et président

Quatre représentants de HSBC France
Marine de Bazelaire, directrice du Développement durable et déléguée de la Fondation HSBC pour l'Éducation
Patrick Doreau, directeur du Centre d'affaires Entreprises, Aquitaine Sud
Pierre Lebleu
directeur des Ressources humaines
Jonathan Mullen
directeur de la Communication

Un représentant de la Fondation de France
Francis Charhon
directeur général de la Fondation de France

Entretien • *page 6*

« L'essentiel est de se rapprocher les uns les autres »
Entretien avec l'enseignante Carole Diamant, Réza, Marine de Bazelaire et Séverine Coutel de la Fondation HSBC pour l'Éducation.

Reportage • *page 8*

Porte-voix
Avec Plum'Fm, les petits pensionnaires de la Maison de l'enfant d'Auray, dans le Morbihan, s'emparent des ondes.

Reportage • *page 14*

Des éléphants et des raisinséquiers !
L'Atelier des friches à Lyon initie les enfants des cités aux richesses de la nature. Une démarche citoyenne, écologique et artistique

Reportage • *page 20*

L'air de rien…
À Paris, l'association Les Petits Riens permet à des adolescents de s'ouvrir à l'art lyrique, mais aussi à la musique et au théâtre.

Reportage • *page 26*

Sur les sentiers de la connaissance
À l'initiative de l'association Amitiés marseillaises cultures et partages, des élèves prennent le large et réalisent des carnets de voyage.

Portfolio • *page 32*

Des clics et des classes et des lauréats
Pour l'opération Des clics et des classes, la Fondation a demandé à trois lauréats du Prix HSBC pour la Photographie de retourner à l'école.

Reportage • *page 38*

Du rêve à la réalité
Quand l'architecture et l'urbanisme rentrent en classe, cela permet d'aborder des matières scolaires sans en avoir l'air.

Reportage • *page 42*

Arty
L'association L'Orange Rouge invite des artistes contemporains à créer de véritables œuvres avec des enfants souffrant de différents handicaps.

Verbatim • *page 47*

« Tous se sont dépassés »
Enfants, animateurs, parents, collaborateurs… Ce sont eux qui parlent le mieux de leur expérience au sein de la Fondation.

Propos recueillis par Stéphane Brasca

« L'essentiel est de se rapprocher les uns les autres. »

Le rôle de la Fondation dans la société, l'importance de la culture dans l'éducation, l'action des entreprises vis-à-vis de l'école… Des sujets développés à bâtons rompus lors d'un entretien à quatre voix : l'enseignante Carole Diamant, le photographe Réza, Marine de Bazelaire et Séverine Coutel, déléguée et secrétaire de la Fondation HSBC pour l'Éducation.

Professeur de philosophie en ZEP et à Sciences Po, déléguée de la Fondation Égalité des chances de l'académie de Créteil, Carole Diamant a rejoint le comité exécutif de la Fondation HSBC pour l'Éducation en 2010. Elle est également l'auteur de l'ouvrage « École, terrain miné » aux éditions Liana Levi.

© Mark Thiessen

Photographe d'origine iranienne et internationalement connu, Réza est très impliqué dans l'éducation en milieux défavorisés et l'éducation à l'image au travers de l'association Aïna World dont il est fondateur et président. Il a rejoint le comité exécutif de la Fondation HSBC pour l'Éducation en 2010.

Marine de Bazelaire est directrice du Développement durable de HSBC France depuis 2004. À ce titre, elle est déléguée de la Fondation HSBC pour l'Éducation.

Séverine Coutel est responsable du pôle Mécénat au sein de la direction du Développement Durable depuis 2007. Sécrétaire générale de la Fondation HSBC pour l'Éducation, elle est particulièrement en charge de l'implication des collaborateurs dans les projets soutenus par la Fondation.

Carole Diamant, pourquoi avez-vous accepté de rejoindre le comité exécutif de la Fondation ?

Carole Diamant En septembre 2009, j'étais à la librairie Galignani à Paris quand Stephen Green, le président de HSBC, présentait son livre « Good Values ». J'avais apprécié sa vision de l'avenir et sa réflexion sur la responsabilité de l'entreprise vis-à-vis d'une population à venir, d'adultes à venir. J'ai eu donc un « appel », et sur ce j'ai rencontré Marine de Bazelaire. Nous nous sommes rendu compte que nous partagions la même sensibilité sur la responsabilité de l'entreprise dans la société.

Connaissiez-vous le milieu de l'entreprise ?

Carole Diamant Un tout petit peu pour avoir travaillé sur les nouveaux projets de Sciences Po qui avaient mobilisé l'intérêt des entreprises. Comme j'étais professeur dans les zones sensibles à ce moment-là, j'ai pu rencontrer les entreprises et noter quelque chose qui m'avait surprise à l'époque. Je m'étais en fait aperçue de la bonne volonté dans les entreprises pour venir, s'approcher des enfants « des banlieues difficiles ». Quand la Fondation m'a proposé de la rejoindre, j'y ai vu une manière d'entrer davantage au cœur des choses et une façon de mieux comprendre ce milieu. Il existe une division très brutale entre les entreprises et une population d'enfants qui n'accèdent plus à cette connaissance des entreprises. Il est donc essentiel de s'approcher les uns les autres. Le temps nous est compté. Il faut agir. Grâce à la volonté de HSBC, nous sommes plutôt efficaces.

N'y a-t-il pas un risque que les fondations d'entreprise, et il ne s'agit pas uniquement de HSBC, ne se substituent à l'État ? Depuis des années, il a délégué beaucoup de ses prérogatives, notamment dans le domaine de l'éducation.

Carole Diamant Il y a de nombreux sens à cette phrase. Si l'on se place du côté de l'État et du financement des études, qui doivent être gratuites, la situation a terriblement évolué depuis l'après-guerre. Aujourd'hui, la démographie a explosé, les gens qui vont jusqu'au bac sont infiniment plus nombreux. L'État garde son rôle vis-à-vis de l'éducation et aucune fondation ne peut le remplacer. Mais les conditions sociales de beaucoup de familles d'élèves sont difficiles et deviennent un obstacle à la progression scolaire et intellectuelle. L'État a besoin de l'entreprise. L'entreprise et l'école se sont toujours méfiées l'une de l'autre, et nous travaillons via la Fondation à leur réconciliation. Aujourd'hui, l'entreprise revient vers l'école et l'école comprend aussi le besoin qu'elle a de se tourner vers les entreprises. D'un point de vue financier, cela va permettre à des élèves d'aller plus loin et, ce qui est important, c'est que cette réconciliation a une dimension humaine.

Si l'entreprise s'occupe de la problématique d'éducation, l'État ne risque-t-il pas de s'en désintéresser complètement?

Réza Dans nos sociétés actuelles, les États se désengagent trop du travail social. Il est donc de plus en plus nécessaire de créer des associations, des fondations pour aider les plus démunis. Mais ce n'est pas grave en soi car, dans quelques années, ces mouvements auront créé un lien communautaire très fort et nous reviendrons à des sociétés plus généreuses.

Marine de Bazelaire J'aimerais ajouter ceci : du point de vue de HSBC, on ne tient pas à remplacer le rôle de l'État. Mais nous avons en tant qu'acteur social un rôle à jouer. Aussi, pour nous développer nous avons besoin de comprendre en permanence le monde dans lequel on vit.

Et vous, Réza, pourquoi avoir accepté de rejoindre la Fondation ?

Réza Tout simplement, je considère que les trois mot clés du XXIe sont culture, éducation et image. C'est ce que l'on retrouve dans la Fondation HSBC pour l'Éducation.

Carole Diamant Le soutien de HSBC permet à de nombreux enfants de pratiquer des activités qu'ils n'auraient jamais pratiquées. Si certains peuvent par exemple faire du théâtre ou du chant, cela permet aux plus virulents d'extérioriser leur trop grande énergie. Financer cette activité leur permettra aussi de se découvrir d'autres émotions, d'autres plaisirs, parfois même une meilleure opinion d'eux-mêmes. Il pourront revenir en classe plus sereins et donc travailler dans un climat plus favorable pour tous. C'est capital. En travaillant sur le pourtour de l'enseignement, l'entreprise aide à mettre les enfants dans une situation où ils sont capables d'entendre quelqu'un leur parler. On n'en avait peut-être pas besoin il y a vingt ou trente ans, car on était dans une société moins violente.

Marine de Bazelaire Plus que ça, la pratique et la découverte culturelle sont un stimulant à l'apprentissage, par la créativité et l'émotion. Elles élargissent les horizons. Les projets que nous soutenons en témoignent chaque jour.

Quelle place prennent les parents dans les projets soutenus par la Fondation ?

Séverine Coutel Dans les critères d'attribution de financement aux associations, il est demandé qu'elles fassent le lien avec les parents. Ce critère avait été souhaité par Michèle Brian, pédopsychiatre et membre du comité exécutif de la Fondation. Dans son cabinet, elle a vu qu'il n'y avait parfois plus de communication entre la famille et l'enfant. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'avenir. Mais face notamment à des problèmes sociaux ou économiques énormes, certaines familles peuvent démissionner.

Carole Diamant Mais c'est aussi parce qu'ils ne savent pas expliquer cette société qu'ils ne comprennent pas.

Réza Il y a un facteur qu'il ne faut pas oublier par rapport à la violence dans notre société. On est tous dépassés par cette relation internationale et globale créée par les télévisions, l'Internet et les jeux vidéo. Il y a vingt ans, quand les enfants avaient une question, ils demandaient à leurs parents, leurs grands-parents ; maintenant, ils demandent à Wikipédia.

En se satisfaisant de réponses superficielles parfois fausses, parce qu'ils ne sont pas accompagnés dans cette recherche. Pour conclure, qu'est-ce que l'éducation pour vous ?

Carole Diamant L'éducation, c'est le passage de la barbarie à la civilisation.

Réza Je vais vous répondre par un conte iranien. Un jour, dans un village, trois jeunes disent à un vieux paysan en train de planter un noyer : « Pourquoi vous donnez-vous tant de peine à planter un arbre dont vous ne goûterez jamais les fruits, vous êtes trop vieux. » Il leur répond : « Toutes les noix que j'ai mangées dans ma vie venaient d'arbres plantés par des gens avant moi. » Pour moi, c'est ça l'éducation. C'est transmettre ce que nous avons de meilleur aux futures générations même si nous n'en bénéficierons pas de notre vivant.

Entretien réalisé le 22 novembre 2010

Porte-voix

Dans une chambre : une console, des micros, un geste de la main, silence… Tous les mardis soir, huit enfants, placés pour des raisons familiales sous la responsabilité de l'association Saint-Yves, s'emparent des ondes. Un projet éducatif original mené par Plum'Fm à la Maison d'enfants d'Auray, dans le Morbihan.

Au micro ou à la technique, les enfants prennent conscience de leur responsabilité vis-à-vis de leurs camarades. Dans la chambre aménagée en studio, Bastien, 11 ans, et Fanny, 13 ans (page de droite), écoutent avec attention les conseils de leurs éducateurs.

Ce n'est pas une légende, il pleut parfois en Bretagne. Sur ces faubourgs d'Auray, ville paisible du Morbihan, la nuit est tombée comme un couperet. Derrière les vitres de la Maison d'enfants, gérée par l'association Saint-Yves, le baromètre est pourtant au beau fixe. Depuis quelques semaines, le centre accueille tous les mardis soir un projet radiophonique pilote impliquant les enfants résidents, âgés de 8 à 13 ans. Une expérience pédagogique initiée par Plum'Fm, radio associative locale et soutenue par la Fondation HSBC.

Dans une chambre faisant office de studio, les enfants sont concentrés. Ils écoutent le montage d'une émission autour d'un concert de Christophe Maé où ils ont interviewé des personnes du public. Ils se prêtent eux-mêmes au jeu d'entretiens imaginaires. Sullyvan, le beau gosse du groupe, se prend pour l'idole des ados, Justin Bieber. On entend Manon chanter. Tom et David rient en reconnaissant leur voix.

Tous les petits journalistes doivent donner leur autorisation pour la diffusion prochaine de ce reportage sur les ondes de Plum'Fm : tous sont d'accord. Affaire classée. Ce qui les intéresse, plutôt, c'est de commencer une nouvelle émission. Certains préfèrent s'en aller, prétextant que leur voix n'a pas été assez entendue, qu'on n'a pas assez chanté… Rien ne les contraint, leur participation est volontaire. D'autres, comme Julien, s'en vont, la mort dans l'âme, faire leurs devoirs en retard.

Maintenant, au programme de l'atelier : portraits chinois et interviews. Esteban se saisit d'un micro et regarde Gwenaël, son éducateur : « Je préfère un autre micro, il est pas beau celui-là ! » Gwen hausse les épaules. C'est finalement Fanny qui interviewe Bastien. Elle regarde en souriant Esteban, à la console, le casque sur les oreilles, la tête dans les nuages, et part d'un « Bonjour ! » tonitruant qui le fait bondir. Passé les rires, l'entretien commence par les présentations d'usage, puis : « Combien as-tu de frères et de sœurs ? – Pfffuit… je suis obligé de les dire tous ? Mais j'en ai trop ! J'en dis qu'un ! » Au fur et à mesure, la voix se fera plus posée, l'application plus sensible. On parlera de foot, de musique, de copains… de la vie, quoi !

À la Maison d'enfants, Francisco Morales, le directeur adjoint, et cinq éducateurs spécialisés veillent à l'éducation, la formation et l'insertion sociale de huit enfants placés temporairement à la demande d'une autorité judiciaire ou d'un responsable de l'aide sociale à l'enfance lorsqu'il est constaté qu'ils se trouvent en danger dans leur famille. Ces enfants sont scolarisés normalement et gardent contact avec leurs parents – eux aussi impliqués dans le processus éducatif –, qu'ils sont censés retrouver après des séjours qui durent en moyenne dix-huit mois.

Ils ont vécu l'arrivée de la radio comme un événement étrange. C'est Jean-Benoît (prononcez Jibé), éducateur spécialisé passé par l'établissement, aujourd'hui salarié de Plum'Fm, qui est à l'initiative de ce partenariat. Pour lui, la radio est un outil pédagogique très efficace parce qu'elle

Esteban se saisit d'un micro et regarde Gwenaël, son éducateur : « Je préfère un autre micro, il est pas beau celui-là ! »

Esteban, 10 ans, répond aux questions de Jean-Benoît, l'éducateur de la radio à l'initiative du projet.

implique directement les enfants dans un système de relations interdépendantes qui les oblige à se responsabiliser, qu'ils choisissent de s'exprimer au micro ou de prendre en charge la technique. Jibé a installé le studio dans une chambre de garde, déplié les micros, actionné quelques boutons, énoncé les trois règles fondamentales : « 1. On ne coupe jamais la parole. 2. On fait le silence total lorsque l'enregistrement est lancé. 3. On ne se moque pas des autres. »

Pour Plum'Fm, rien d'étonnant à participer à de tels projets : le partenariat est une marque de fabrique qui lui assure une forte connivence avec le bassin de 120 000 habitants qui capte ses émissions. C'est pour Anthony Serazin, jeune directeur de la radio, une conviction doublée d'une nécessité. Sans ce soutien du tissu local et l'engagement des bénévoles, la station ne pourrait survivre. Une conviction illustrée par l'histoire même de la station, née en 1990, lorsque plusieurs travailleurs sociaux, dont Jack Robert, resté longtemps président, eurent l'idée de créer un atelier radio à l'institut médico-éducatif Les Bruyères de Plumelec pour permettre aux résidents de s'épanouir en utilisant ce média.

Ce qui n'était qu'une « expérience » pédagogique a perduré et posé les jalons de l'actuelle Plum'Fm. Cahin-caha, résistant aux aléas d'une époque peu sensible aux vertus associatives, la radio, fidèle à son slogan, continue de donner des ailes, et le sourire, aux enfants d'Auray…

Radio Plum'Fm
2, rue des Rosiers, BP32, 56460 Sérent
www.plumfm.net
Tél. : 02 97 73 30 00

Sullyvan (debout), 12 ans, réécoute son interview où il jouait à se prendre pour le chanteur Justin Bieber.

Texte Catherine Lagrange **Photographies** Philippe Schuller

Des éléphants et des raisinséquiers !

L'Atelier des friches à Lyon initie les enfants des cités aux richesses de la nature. Une démarche citoyenne, écologique et artistique qui crée du lien social et valorise par là même l'image de leur quartier.

C'est un jardin extraordinaire, caché au cœur du quartier de Gerland à Lyon (7e). Le jardin privatif de l'ENS (École normale supérieure), conçu en l'an 2000 par le paysagiste Gilles Clément, décline ses variations sur près de cinq hectares. Autour d'un grand espace central où paissent tranquillement quelques moutons noirs, la végétation prend de l'ampleur pour se transformer en jardin des signes, en jardin des formes où s'entremêlent 250 espèces de végétaux plantées par le paysagiste ou directement invitées par la nature : noyers, pommiers, figuiers, vignes, platanes, peupliers, saules…

Dans ce paradis vert, l'artiste plasticienne Céline Dodelin, de l'association L'Atelier des friches, conduit un projet de découverte de la nature avec des classes de primaire et de maternelle des écoles voisines. Une initiative soutenue par la Fondation HSBC pour l'Éducation depuis deux ans.

Les enfants des cités sociales de Gerland ont rarement l'occasion de sortir de leur quartier et certains n'ont même jamais mis les pieds à la campagne. Inès, 10 ans, en CM2 à Aristide-Briand, imagine, un peu inquiète, découvrir « la jungle, avec des éléphants et des singes ». Elle devra se contenter des moutons, des guêpes, des libellules, des grenouilles de la mare et des leçons de Michel Salmeron, le jardinier en chef et président de l'association. Il désigne un noyer. « C'est un bananier », tente un enfant. Il montre un plan de vigne. « C'est un raisinséquier », assure un autre.

La leçon n'est manifestement pas superflue. Sarah, 10 ans, a appris que « la nature pousse toute seule, avec la pluie, sans qu'on ait besoin de l'arroser avec un arrosoir ». Christian, 9 ans, emporte dans sa main un gland germé avec l'idée de faire pousser un chêne chez lui. Chacun repart avec un petit trésor, une coquille d'escargot, des noiset-

Myrane, Youssra et Samir découvrent pour la première fois le jardin de l'École nationale supérieure, au cœur du quartier de Gerland à Lyon.

De gauche à droite **Samir, Myrane et Yousra.**

Sarah, 10 ans, a appris que « la nature pousse toute seule, avec la pluie, sans qu'on ait besoin de l'arroser avec un arrosoir ».

Christian et Julien.

tes, des feuilles transformées en dentelle par l'ouvrage des insectes et des tas d'anecdotes. « Ils apprennent énormément de choses, s'enthousiasme leur enseignante, Marion Rozand, à commencer par comment fonctionne la nature, le nom des plantes et des insectes, et plus c'est compliqué plus ça marche. » Le summum de l'émerveillement vient avec l'énoncé des noms en latin, pris comme autant de savantes formules magique.

Un peu plus loin, au cœur même des cités sociales de Gerland, Céline Dodelin a réussi à investir une friche industrielle utilisée en décharge sauvage pour en faire un lieu artistique et paysager. Le projet, qu'elle a baptisé La Réserve, est lui aussi cofinancé par la Fondation HSBC pour l'Éducation. 1 600 m² que l'artiste modèle, avec ses mêmes petits visiteurs, mais aussi leurs parents, les habitants du quartier, des femmes surtout.

Des sculptures vivantes en branches de saule attendent un coup de pouce de la nature. Une énorme porte au cadre rouge vient réveiller l'ensemble encore en transformation. Les cadres des plantations sont habillés du même vermillon. Le rouge, couleur complémentaire du vert, est la

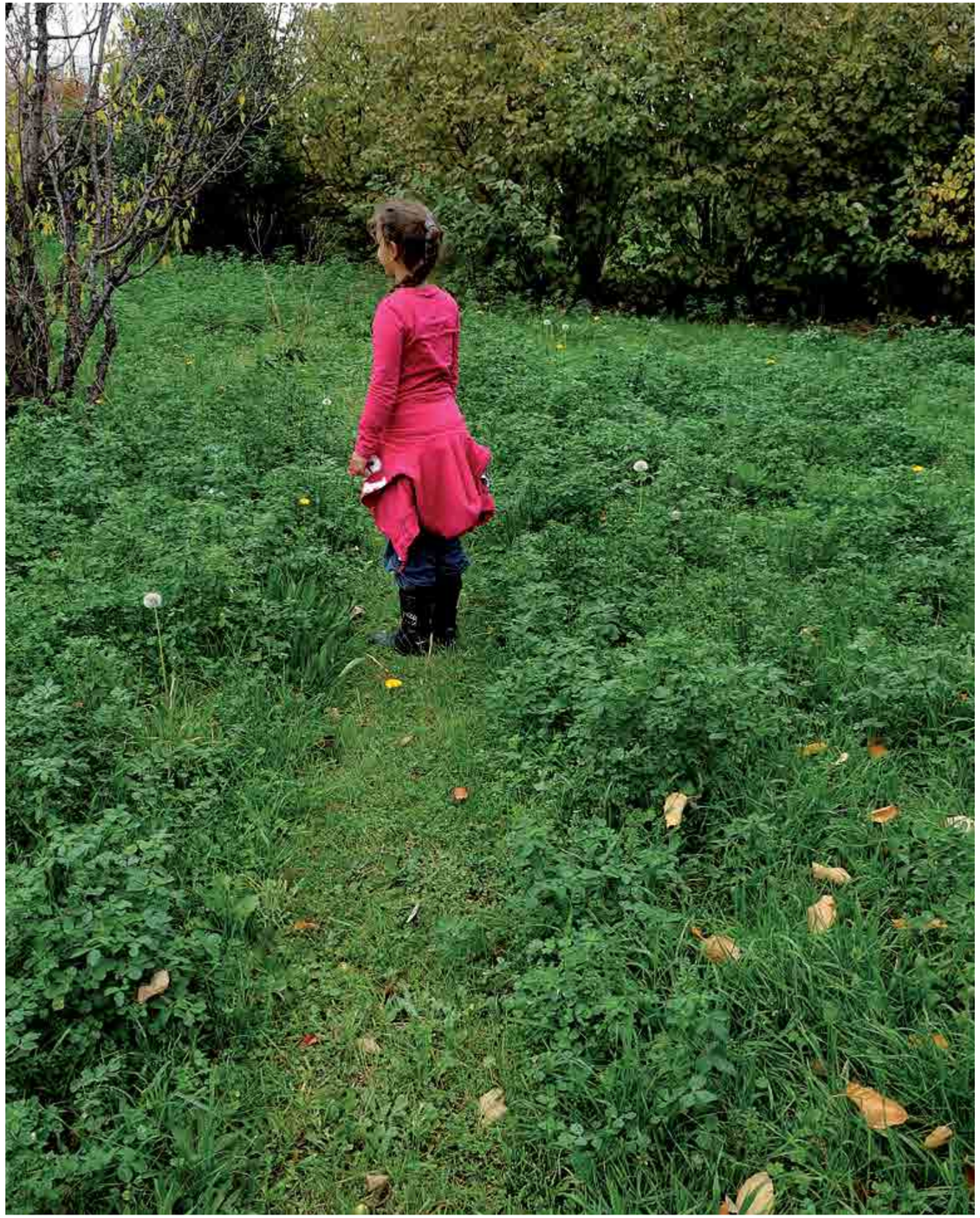
La visite pédagogique du jardin est menée par Céline Dodelin. Cet artiste plasticienne a fondé l'association L'Atelier des friches avec le jardinier Michel Salmeron (derrière l'arbre).

Céline Dodelin intervient régulièrement dans les espaces verts afin d'initier les enfants aux richesses de la nature.

signature urbaine de Cécile, qui s'est fait une spécialité de l'intervention dans le végétal. « Dans ces planches de culture de 200 m² chacune, les habitants du quartier plantent, ensemble, de la menthe, de la coriandre, des tomates, des citrouilles, des fèves, des petits pois…, explique l'artiste, mais tout ceci n'est que prétexte à faire se rencontrer les gens du quartier, à créer un lieu de convivialité. » On vient y pique-niquer en été, y construire des kerns en cailloux, de véritables abris à lézards, quand la saison du jardinage est terminée.

Samedi dernier, sous des trombes d'eau, des ados de Gerland, particulièrement motivés par le projet, se sont entêtés à charrier de la terre saine dans les bacs destinés à accueillir les prochaines plantations. Une façon de comprendre les pieds dans la gadoue que l'on récolte ce que l'on sème…

L'Atelier des friches
28, rue de l'Effort, 69007 Lyon
www.latelierdesfriches.fr



L'air de rien…

Dans le 19e arrondissement de Paris, l'association Les Petits Riens permet à des adolescents de s'ouvrir à l'art lyrique, mais aussi à la musique et au théâtre. Un formidable apprentissage pluridisciplinaire qui se conclut en fin d'année scolaire sur une scène prestigieuse…

Susan McCarthy, la flûtiste de l'association, s'exécute devant le public et une improvisation de Leelou.

Béatrice Jacobs a le sens de l'histoire. La grande et la petite. Elle ne se lasse pas, par exemple, de raconter aux collégiens du 19e arrondissement parisien qui fréquentent son association Les Petits Riens que les obstacles forgent une vie, surtout dans l'art. La preuve, même Mozart, l'immense compositeur, a connu de son vivant bien des déboires. Ici même, à Paris. Quand il a 7 ans, son père présente à toutes les cours d'Europe son enfant prodigue. À 20 ans, Amadeus revient à Paris. Avec les poches vides, des dettes, un statut de musicien ordinaire et des portes closes. Jean-Georges Noverre lui demande alors d'écrire en 1778 la musique de son ballet-pantomine « Les Petits Riens ». Il s'exécute pour le plus grand plaisir du public, qui acclamera les quatre représentations sans savoir qui en est le compositeur. Noverre n'a pas mis son nom sur l'affiche. De toute manière, Mozart est inconnu en France. Le séjour parisien se conclura dramatiquement avec le décès brutal de sa mère.

La morale de l'histoire, souligne Béatrice Jacobs, metteur en scène de 52 ans, c'est que même les plus doués rencontrent des difficultés, qu'il faut y croire toujours, et qu'avec de petits riens on peut arriver à de grandes choses. Comme de jouer en 2009 et 2010 « Carmen » sur la scène de l'Opéra Comique à Paris quand on a 13, 14 ans, qu'on étudie dans des établissements scolaires du réputé difficile 19e arrondissement et que jusqu'à peu Bizet, « Don José », les allegros et les barytons n'évoquaient rien de rien.

« Il y avait sur scène 150 enfants des collèges Edmond-Michelet et Georges-Rouault, les parents, les profs dans la salle. C'était un moment grandiose lorsque le rideau s'est levé. Les rivalités qui existaient entre chaque collège, rue, quartier, rue, se sont tues. "Carmen" les a rassemblés », se souvient Lisa Cat-Berro, 32 ans, saxophoniste et chargée de la partie musicale à l'association. « Les filles se sont facilement identifiées au personnage de Carmen, à son indépendance, à sa quête de liberté », précise Amandine Blanquart, même âge, comédienne et responsable de la partie théâtre et écriture. « Cette expérience a été extrêmement valorisante pour ces enfants, considérés comme provocateurs, chahuteurs et pire encore ! Ils ont joué dans un lieu professionnel, comme des pros. Pour une fois, on ne les stigmatisait pas, on reconnaissait leur talent, leur presta-

Impliquez-vous !

Au-delà du soutien depuis cinq ans de la part de la Fondation, Les Petits Riens reçoivent le soutien personnel de salariés de la banque. Marine de Bazelaire, par exemple, déléguée de la Fondation HSBC pour l'Éducation, est devenue est membre du comité administratif de l'association. Analyste programmateur de la branche HTS à Nanterre, Armelle Uyrtre a créé avec Benoît Papillard, informaticien, leur site Internet en 2006 et assure son actualisation depuis. « J'ai répondu à un appel en interne du programme ‹Impliquez-vous !› La demande de l'association correspondait à ma compétence. J'avais du temps et l'envie d'être utile. En plus, j'ai joué de la musique et je sais que cela peut être une formidable passerelle pour faire passer des valeurs, pour canaliser des émotions, pour s'ouvrir au monde », explique cette jeune femme de 29 ans. Elle regrette juste ne pas avoir assez de temps libre pour s'engager plus. « Il n'en reste pas moins que je suis vraiment fière de contribuer à un projet pédagogique et d'entendre dire Béatrice Jacobs, responsable de l'association, que je fais partie de l'équipe. »

Ci-dessus
Fatiha Mellal, danseuse chorégraphe, anime l'atelier danse. L'association compte 15 intervenants professionnels.

Ils initient et forment les enfants au chant, à la comédie, à la musique en vue d'un spectacle donné à la fin de l'année scolaire.

Ci-dessous
Samuel Strouk, le guitariste, initie les enfants du quartier venus aux portes ouvertes.

tion, leur créativité, on les applaudissait. C'était formidable pour eux, pour leurs parents et tous les enseignants qui se battent au quotidien contre le déterminisme social et culturel », ajoute Béatrice Jacobs, qui n'oublie jamais de rappeler qu'avant d'être happé par les élites l'opéra était un art, une distraction éminemment populaire. « C'est un juste retour des choses de voir des enfants issus des milieux défavorisés se réapproprier cet espace emblématique aujourd'hui de la richesse, sociale ou culturelle. » Mais avant d'en arriver là, il a fallu travailler dur…

Avec ses quinze intervenants (chorégraphes, musiciens, danseurs, comédiens, tous professionnels), Les Petits Riens préparent chaque année scolaire un spectacle en intervenant dans les établissements partenaires. Répétitions, ateliers d'écriture, d'expression culturelle, initiation à la musique, au jazz, au blues et pas seulement au lyrisme, prêts d'instruments. « Certains ne savaient même pas ce qu'était un saxo », confie Lisa. Et d'autres avec le temps ont demandé à leurs parents à Noël de leur offrir une guitare au lieu d'un jeu vidéo ou d'une paire de baskets. « Quand on apprend ça, on est vraiment fier et heureux de voir qu'il suffit d'initier, de favoriser l'accès à ce qui leur semble interdit ou inconnu pour qu'ils plongent ! » Les visites dans les institutions telles que le Théâtre des Champs-Élysées, l'Opéra Bastille ou l'Opéra Comique en témoignent aussi. Les enfants adorent découvrir les coulisses, rencontrer des artistes, assister aux répétitions et aux spectacles. « L'association des Amis de l'Opéra Comique nous offre chaque année 350 places. Je peux vous assurer qu'il n'en reste aucune », certifie Béatrice, dévolue à son association depuis 2003, date de sa création.

Soutenus par la Fondation HSBC pour l'Éducation depuis 2006, Les Petits Riens dynamisent cet arrondissement de Paris, plus connu dans les journaux pour ses affrontements entre bandes rivales, ses cités difficiles, que pour la Cité de la musique ou le Conservatoire national de musique et de danse de Paris domiciliés à quelques pas. « Quand ils sont avec nous, ils ne traînent pas dans la rue, ils ne risquent pas de faire des bêtises, c'est déjà important. Mais aussi l'exigence de la musique leur apprend à canaliser leurs tensions, à apaiser les différents. Cela les oblige à respecter l'autre, à l'écouter, à travailler ensemble, donc à se responsabiliser. Celui qui n'est pas dans le tempo pénalise tout le groupe. »

Même refrain de la part d'un membre de la petite troupe qui s'est constituée au fil des ans et des spectacles. « Grâce à la discipline que demandent le chant ou le théâtre, j'ai appris à être plus attentive et rigoureuse en classe », reconnaît Lise, 13 ans, en quatrième à Edmond-Michelet. Cette rigueur, Les Petits Riens ont pu la démontrer le 2 octobre 2010 lors des portes ouvertes organisées par le nouveau et gigantesque centre d'art du 104. Quatre cents personnes ont pu partager tout ce que l'association enseignait. Un vrai succès dans un lieu du 19e que Les Petits Riens fréquentent régulièrement. Ils aimeraient s'y poser définitivement.

En attendant, Béatrice et ses acolytes préparent activement leur prochain spectacle pour juin 2011. On en est encore au stade de l'écriture, de réflexion. Les ados découvrent les personnages, les dissèquent, réagissent. L'objectif est qu'ils entrent dans le rôle avec leur propre vécu, leurs désirs, leurs revendications. « Cela les oblige à formuler les choses, à se servir d'un personnage pour exprimer leur identité », soutient Amandine. Cela rend l'exercice moins abstrait, plus ludique, mais également plus connecté avec la réalité. Le spectacle qu'ils s'apprêtent à interpréter est « Atys » de Jean-Baptiste Lully. Un opéra du XVIIe siècle adulé par Louis XIV. Une tragédie dans laquelle on aborde les thèmes de l'amour impossible et du mariage forcé. Où Cybèle, une déesse, exige qu'on l'honore, certes, mais surtout qu'on l'aime… Tout un programme, tout un symbole.

Les Petits Riens
15, rue des fêtes, 75019 Paris
www.lespetitsriens.org

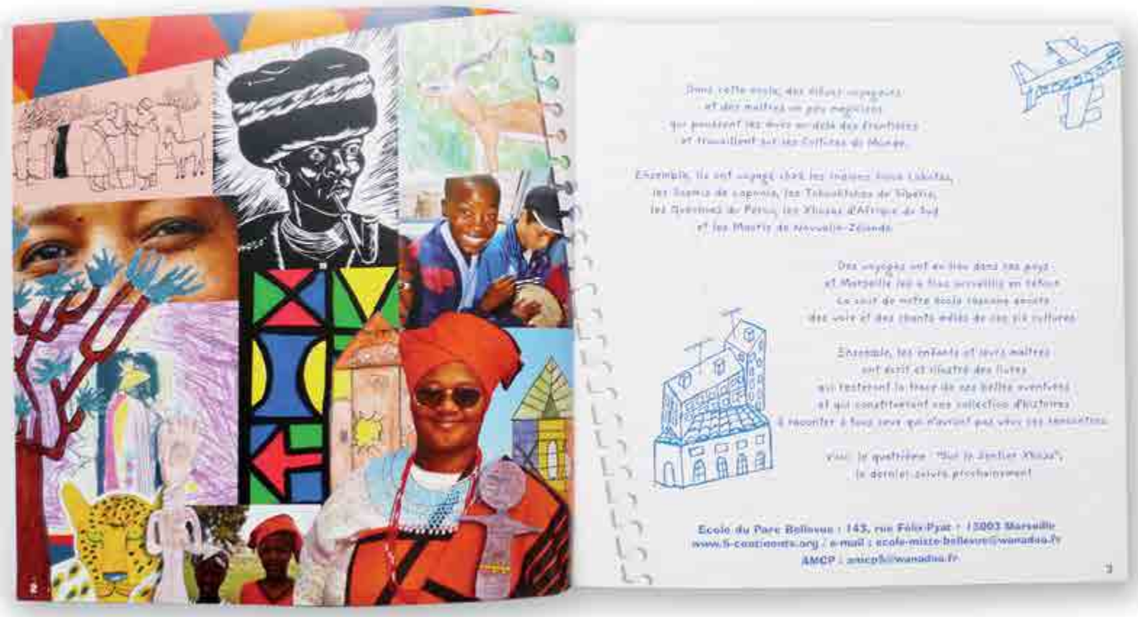
Après avoir revisité « Carmen » en 2009 et 2010, les jeunes artistes des Petits Riens s'apprêtent à jouer « Atys » en juin 2011.

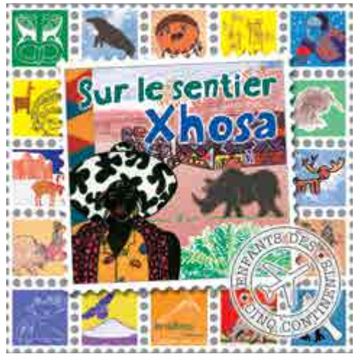
© William Evain

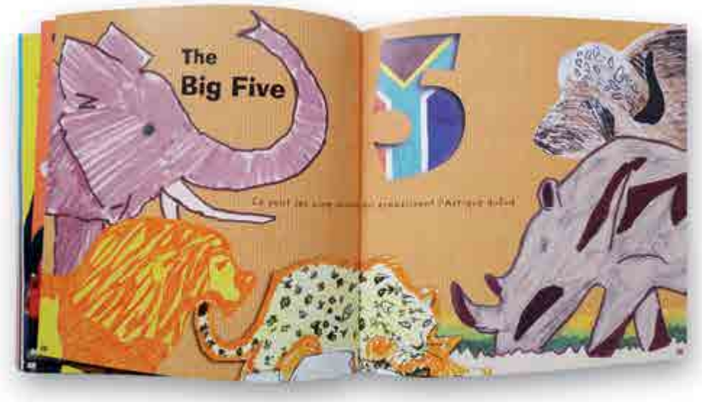
Ci-contre
Béatrice Jacobs, fondatrice de l'association Les Petits Riens.

Ci-dessus
Une démonstration de danse assurée par des jeunes membres de l'association devant le public du 104.

Texte Myriam Léon **Photographies** Clémence Passot


Dans cette école des élèves voyageurs
et des maîtres un peu magiciens
qui poussent les murs au-delà des frontières
et travaillent sur les Cultures du Monde.
Ensemble, ils ont voyagé chez les Indiens Sioux Lakotas,
les Saamis de Laponie, les Tchouktches de Sibérie,
les Quechuas du Pérou, les Xhosas d'Afrique du Sud
et les Maoris de Nouvelle-Zélande.
Des voyages ont eu lieu dans nos pays
et Marseille lui a fait accueilli un retour.
Ce sont de notre école résonne encore
des voix et des chants volés de ces six cultures.
Ensemble, les enfants et leurs maîtres
ont écrit et illustré des livres
qui racontent la trace de ces belles aventures
et qui constituent une collection d'histoires
à raconter à tous ceux qui n'auront pas vécu ces rencontres.
Vous le quatrième "Sur le Sentier Xhosa",
le dernier, paraîtra prochainement
Ecole du Parc Bellevue : 143, rue Félix Pyat - 13003 Marseille
www.5-continents.org / e-mail : ecole-mixte-bellevue@wanadoo.fr
AMCP : amcp5@wanadoo.fr





Chaque excursion est suivie d'un carnet de voyage réalisé par les élèves de l'école Bellevue.

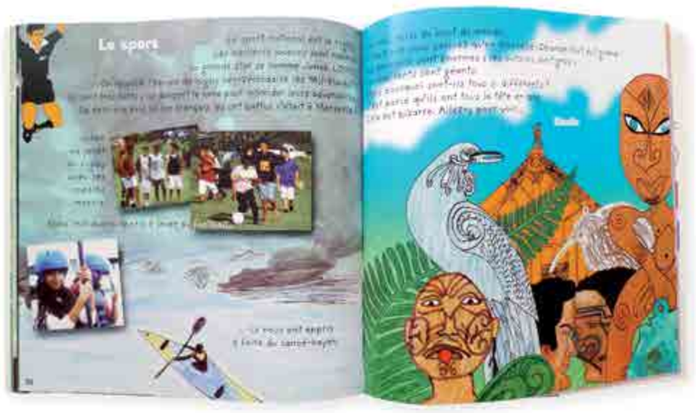
Sur les sentiers de la connaissance

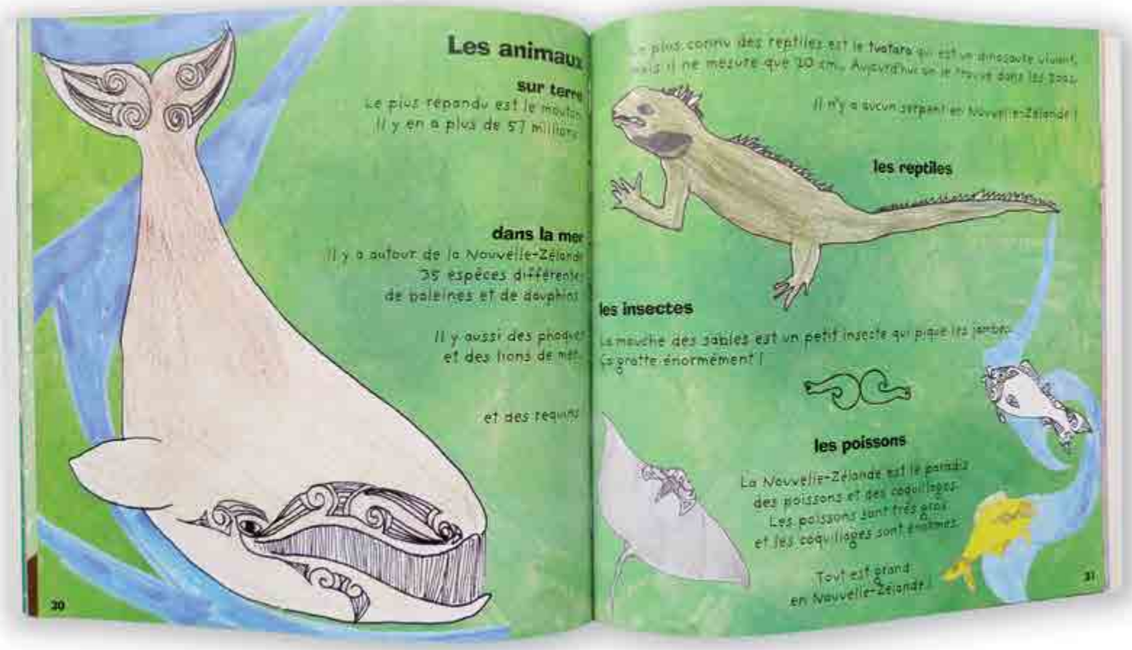
À l'initiative de l'association Amitiés marseillaises, cultures et partages, des primaires de l'école Bellevue rencontrent des peuples autochtones du bout du monde et réalisent des carnets de voyage.

Ce mercredi matin, un groupe d'enfants s'agite devant la porte close de l'école primaire Bellevue, dans les quartiers nord de Marseille. Plantés au pied des barres de la cité Félix-Pyat, ses murs colorés tranchent avec la grisaille ambiante. « On vient ici pour travailler, explique Ali, 11 ans, en CM2. On fait un carnet de voyage sur les pays froids. » Sous l'impulsion de sa dynamique directrice, Vera Tur, cet établissement scolaire situé en ZEP a déjà réalisé cinq livres* et entame la rédaction et l'illustration du sixième. Tous commencent par cette phrase : « Dans cette école, des élèves voyageurs et des maîtres un peu magiciens poussent les murs au-delà des frontières et travaillent sur les Cultures du Monde. »

L'histoire de ces ouvrages débute en 1996. Vingt élèves de Bellevue quittent la Canebière pour séjourner deux semaines dans une réserve de Sioux Lakotas aux États-Unis. À la suite, des groupes de quinze à vingt enfants ont voyagé chez les Saamis en Laponie, les Tchouktes de Sibérie, les Quechuas du Pérou, les Xhosas d'Afrique du Sud, les Maoris de Nouvelle-Zélande. Les Marseillais ont à leur tour accueilli des délégations de ces pays.

« Depuis 28 ans dans cette école, explique Vera, j'ai pour base la pédagogie du vécu. Dans ce quartier, c'est le meilleur moyen de les motiver. Ici, la population a perdu ses racines, et nos élèves ne savent pas trop qui ils sont. Nous avons donc choisi de partir à la rencontre de peuples autochtones en perte d'identité et discriminés. » Ces jeunes qui se sentent parfois étrangers chez eux ont ainsi découvert qu'ils pouvaient être proches d'enfants de l'autre bout du monde. Pour organiser ces échanges, loin d'être financés par l'Éducation nationale, l'institutrice crée l'association AMCP (Amitiés marseillaises, cultures et partages).





La lucha libre
Pour les Mexicains, les lutteurs sont des héros, presque des dieux avec leurs tenues fantastiques et leurs masques de toutes les couleurs.
La lutte est un sport national qui se pratique dans une arène.
Le règle en est très simple : il suffit d'immobiliser son adversaire trois secondes au sol en évitant les "coups-bas".
Le lutteur doit avoir les cheveux longs ou porter un masque.
Des familles entières se rendent à ces luttes et encouragent fortement leurs champions tous originaires de quartiers pauvres.
La lucha libre
30

Le dernier carnet, « Sur le sentier des Huichols », sort en janvier 2011, cinq ans après le voyage au Mexique. Il sera en vente, comme les autres, dans les meilleures librairies de France, dont celle du musée du quai Branly.

« Dans cette école, des élèves voyageurs et des maîtres un peu magiciens poussent les murs au-delà des frontières et travaillent sur les Cultures du Monde. »

En organisant ces voyages, Vera Tur a constaté l'absence de guides destinés aux jeunes lecteurs. « Ça m'a donné l'idée des carnets en 2000, à la fois pour prolonger le voyage avec mes élèves et pour permettre à d'autres enfants de découvrir ces pays. » Mettant les cultures des cinq continents à la portée de tous, ces beaux livres ont d'ailleurs séduit le musée des Arts premiers du quai Branly à Paris, qui distribue la collection dans sa librairie.

Jusqu'en 2007, un voyage a lieu tous les deux ans. Le dernier se déroule chez les Huichols du Mexique, des Indiens vivant près de Puebla, une ville située à 200 kilomètres au sud de Mexico. Face à la baisse drastique des subventions, l'aventure se poursuit à… Marseille. Les routards de la cité Félix-Pyat explorent leur ville, dont ils ne connaissent souvent que le bout de leur rue, s'imprègnent de son histoire, se plongent dans la culture provençale. Sorti en 2009, « Sur le sentier de Massalia », un carnet trilingue (français, anglais, espagnol) vise à servir de carte de visite aux élèves voyageurs et à dresser un portrait de la cité phocéenne accessible à un public junior.

Si les escapades au bout du monde se sont provisoirement interrompues, l'édition des carnets s'est toujours maintenue. La Fondation HSBC pour l'Éducation soutient cette aventure depuis trois ans. - s'étale sur plusieurs années. L'équipe pédagogique et les élèves y travaillent hors temps scolaire, comme ce mercredi. Le bébé se trans-

met de classe en classe, l'expérience est ainsi partagée, les plus petits prenant la relève des « grands » qui partent au collège. Ensemble, les auteurs dressent un portrait du pays et des peuples rencontrés : géographie, personnages, faune, flore, coutumes, habitat, recettes, artisanat… Sans s'en rendre vraiment compte, et dans un esprit ludique, ils appliquent une bonne partie du programme scolaire quand ils ne l'anticipent pas. Sans faire la grimace, avec entrain.

Le dernier-né, « Sur le sentier des Huichols », sort en janvier 2011, cinq ans après le voyage au Mexique effectué par d'autres minots devenus grands… La rédaction s'attaque actuellement au prochain carnet, consacré aux Saamis de Finlande et aux Tchouktes de Sibérie. Si personne n'y a mis les pieds, l'équipe marche sur les traces des élèves qui ont fait le voyage et entamé le travail. Répartis en six ateliers, 22 enfants se partagent la tâche. Chercher de la documentation sur Internet et en bibliothèque, rédiger une carte d'identité des pays, des illustrations, concevoir un jeu interactif… Cette démarche leur ouvre un monde à part, celui du pays travaillé, celui de la connaissance. Elle éveille leur curiosité, enrichit leur savoir. Très vite, ils apprennent à faire la différence entre un phoque et un morse, que le Père Noël vient de Laponie, que les aurores boréales valent le détour malgré le froid… « Il fait jusqu'à - 42 °C en Sibérie, détaille Mounir, 10 ans. Les gens survivent grâce aux rennes, qui fournissent la nourriture, les habits, les couvertures. Ils chassent aussi le morse. Le fauve de Sibérie, c'est le tigre. En rentrant, je vais raconter à mes parents tout ce que j'ai appris, ça les intéresse. Mon papa a même signé le papier pour que je puisse partir en voyage. »

Devenus des « rats de bibliothèque », les élèves de Bellevue sont aussi des globe-trotters dans l'âme. Avec son énergie et son optimisme habituels, Vera Tur espère les faire vite s'évader pour de vrai… Dans sa liste de destinations à parcourir : l'Australie, l'Inde, l'Équateur…

* « Sur le sentier Maori » (2003), « Sur le sentier Quechua » (2005), « Sur le sentier Xhosa » (2008), « Sur le sentier de Massalia » (2009), « Sur le sentier Huichols » (2011). In Octavo Éditions, 10 euros.

AMCP, C/O Vera Tur
20, rue de Crimée, 13003 Marseille
E-mail : amcp5@wanadoo.fr

Propos recueillis par David Fez

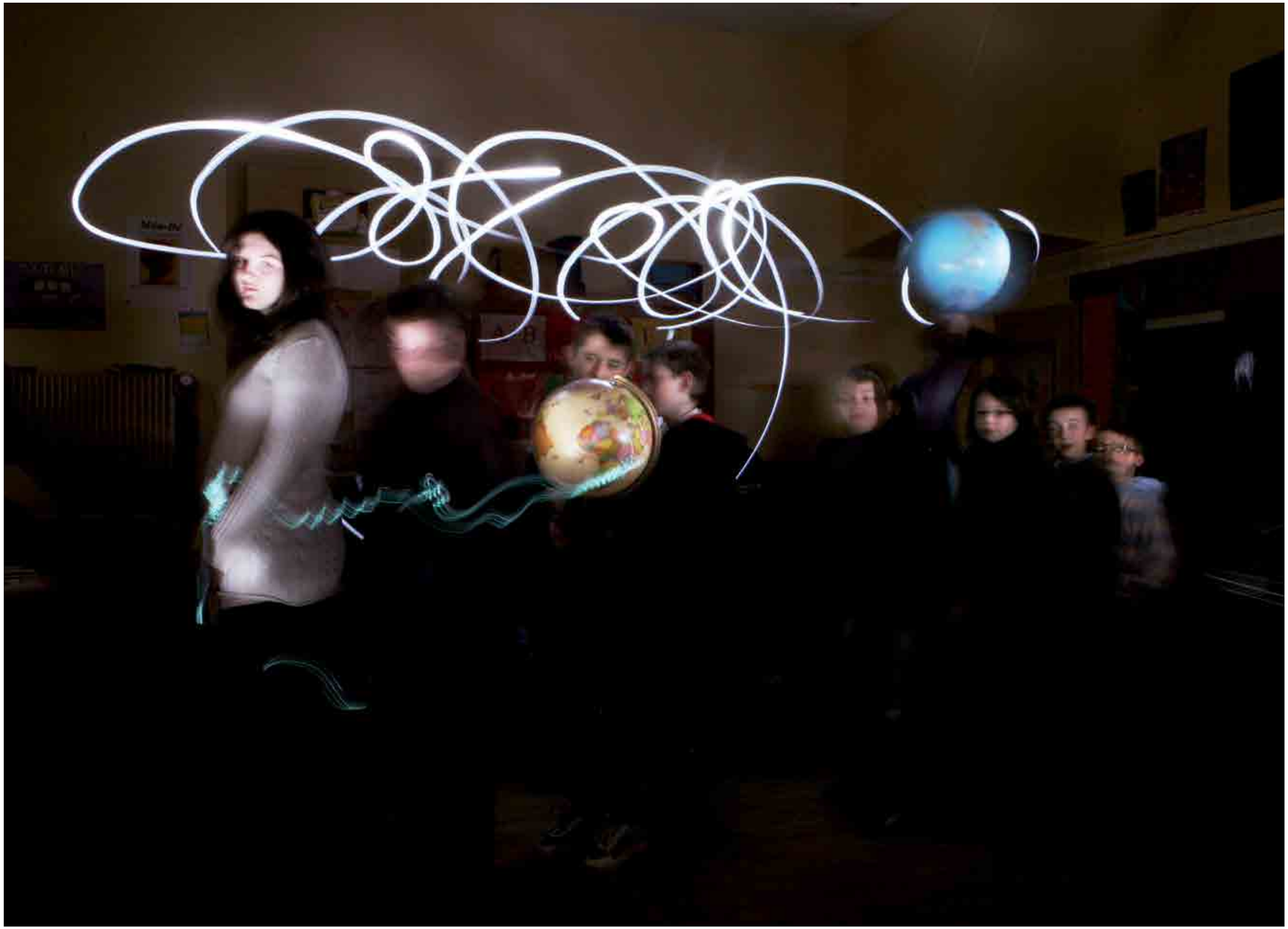
Des clics et des classes et des lauréats

Depuis 2003, le Centre national de documentation pédagogique demande à des artistes photographes de revisiter la sempiternelle photo de classe. L'occasion pour la Fondation qui soutient Des clics et des classes de demander à trois lauréats du Prix HSBC pour la Photographie de retourner à l'école.

Des clics et des classes est une opération nationale destinée à sensibiliser les jeunes à la photographie. Elle est réalisée par le Centre national de documentation pédagogique avec le concours du ministère de l'Éducation nationale. 2 000 élèves ont participé à l'édition 2010, dans 18 académies, avec le concours de 59 photographes.
Sur le thème « Du portrait à la photo de classe », les établissements scolaires mettent en place des projets articulant travaux d'élèves et productions d'artistes. De la maternelle à l'enseignement supérieur, les élèves travaillent pendant plusieurs semaines, accompagnés par un photographe ou un plasticien et par leur professeur, garant du projet pédagogique. Associer élèves et photographes dans cette démarche permet de mieux faire appréhender aux élèves les particularités de leur environnement scolaire sous l'angle de la création artistique. Il s'agit d'une expérience innovante, d'une véritable opportunité pour eux de tisser des liens avec un photographe et de mieux comprendre les enjeux et paramètres du portrait en photographie.
Chaque année, ces travaux sont dévoilés puis présentés tout l'été aux Rencontres d'Arles et durant l'année scolaire dans les académies participantes.

Aurore Valade

Lauréate du Prix HSBC pour la Photographie en 2008, Aurore Valade avait envie de travailler avec une classe de CM1 de l'école élémentaire Maurice-Korsec à Marseille. Située en ZEP dans le quartier populaire de Belsunce et membre du réseau Ambition réussite, cette classe a la particularité d'abriter en son sein un orchestre. C'est l'association Cité de la musique de Marseille qui est à l'origine de cette initiative, soutenue notamment par la Fondation HSBC pour l'Éducation. « En fonction de leur emploi du temps surchargé à cause des répétitions, j'ai choisi de les photographier l'un après l'autre, avec leur instrument. C'était aussi une façon de leur donner une identité propre, de participer à la valorisation de leur image, de leur donner confiance, au lieu de les fondre dans un ensemble. » Durant quinze jours, la photographe marseillaise a réalisé ses portraits. Elle a aussi laissé son appareil aux enfants. Cela leur a permis de transformer la photo en atelier mais aussi, pour certains, de se désinhiber. « Une fois qu'ils avaient apprivoisé le boîtier en photographiant, ils se montraient plus à l'aise quand je les faisais passer de l'autre côté de l'objectif. »



Bertrand Desprez

Lauréat du Prix HSBC pour la Photographie en 1997, Bertrand Desprez a choisi d'utiliser sa carte blanche en mars 2010 avec des enfants de primaire en CLIS (classes d'inclusion scolaire), à Saint-Germain-Lembron, proche de Clermont Ferrand dans le Puy-de-Dôme. « J'avais envie d'une photo joyeuse qui trancherait avec le côté austère et mécanique de la photo de classe traditionnelle. C'est pourquoi j'ai préféré travailler avec des enfants en bas âge et connaissant certaines difficultés plutôt qu'avec des plus âgés qui n'ont plus ce côté naïf ou une imagination débordante. » Installés dans le grenier de l'école auvergnate, les enfants, accompagnés par leur professeur, David André, se sont très vite adaptés au monde magique et poétique cher au photographe. Poses longues et lumière artificielle ont fait apparaître fantômes et lucioles, éclairs et rayons. « Chaque enfant a participé, est passé d'une situation passive où le photographe place et appuie sur le déclencheur à une situation active. C'est important que les jeunes se familiarisent avec la photographie, c'est un médium qui doit aussi les inciter à simuler leur curiosité et à les rapprocher du monde extérieur. »

Clark et Pougnaud

Lauréats en 2006 du Prix HSBC pour la Photographie, Clark et Pougnaud se sont immergés en mars 2010 dans le collège Victor-Hugo à Bourges (18). Deux jours de prises de vues, 31 classes portraiturées. Une expérience haletante et passionnante qui a marqué ce couple de photographes contemporains. « Nous nous sommes adaptés au projet pédagogique mis en place par un professeur d'arts plastiques, Philippe Labarussias. » L'enseignant avait imaginé une fête des couleurs, un festival chromatique qui se déclinait aussi bien à la cantine que dans les vêtements. Les artistes avaient demandé aux enfants de réfléchir préalablement à une figure géométrique. La photo choisie représente un bateau. Les élèves sont allongés sur le sol du gymnase recouvert d'un immense tissu noir. Pour donner de la hauteur à la photo de classe de la 4e D, au sens propre comme au figuré, une nacelle avait été réquisitionnée. « Au-delà de la photo, c'est la rencontre avec les enfants qui nous a marqués. C'était nouveau pour eux, rencontrer des artistes, leur parler, leur demander comment on devient photographe. J'ai eu le sentiment qu'on a représenté une petite lucarne sur le monde extérieur. »

En collaboration avec le Prix HSBC pour la Photographie

Convaincu que la culture est un formidable moyen de stimuler la créativité, l'estime de soi, l'échange, HSBC France a souhaité allier le Prix HSBC pour la Photographie et la Fondation HSBC pour l'Éducation dans un même projet.
La rencontre est au cœur de la démarche du groupe au sein de ces deux programmes :
le Prix HSBC pour la Photographie, qui révèle des jeunes talents photographiques depuis quinze ans, et la Fondation HSBC pour l'Éducation, qui témoigne de l'apport formidable de la pratique et de la sensibilisation artistique comme moyen de stimuler le désir d'apprendre, pour des enfants de milieux défavorisés.
Des clics et des classes les réunit en permettant aux jeunes talents de servir de modèles d'identification, et aux enfants d'aiguiser leur œil et leur connaissance de cette pratique artistique, en s'identifiant à des artistes « proches d'eux ».

Texte Myriam Léon

Photographies Mat Jacob / Tendance Fl

De gauche à droite
et de haut en bas
Francis, Itiele, Mamadou,
Cliford, Christopher, Magda.

Du rêve à la réalité

Avec son association Mape (Maquette, architecture, patrimoine, environnement), Françoise Deleule intervient auprès d'élèves en difficulté. Son outil, le plan en relief, permet d'aborder des matières scolaires sans en avoir l'air.

Depuis plus de vingt ans, Françoise Deleule, ingénieur de formation, demande à des enfants en difficulté d'imaginer et de créer sur maquette leur quartier rêvé. Une autre façon d'apprendre l'histoire, la géographie, les maths. Elle intervient tous les 15 jours dans la classe d'Élise Rossi, professeur d'école spécialisée de la 5e Segpa (section d'enseignement général et professionnel adapté) du collège Jean-Macé à Clichy-la-Garenne (92).

Implacable, la sonnerie du collège Jean-Macé à Clichy-la-Garenne n'a généralement pas le don de réveiller l'enthousiasme des élèves. Pourtant, tous les quinze jours, les sept garçons et les trois filles de la 5e Segpa (section d'enseignement général et professionnel adapté) accueillent le signal du retour en classe avec le sourire. Ces collégiens en grande difficulté scolaire montrent même de l'entrain à la perspective de travailler la géographie, les mathématiques, le français et l'histoire.

Le secret ? D'ordinaire, ces matières leur sont un brin hostiles. Mais là, ils savent qu'ils vont passer deux heures avec Françoise Deleule, fondatrice de l'association Mape (Maquette, architecture, patrimoine, environnement). Cette professeur qui n'en est pas une les aide à imaginer et à réaliser leur quartier rêvé. Depuis plus de vingt ans, cette pétillante ingénieur en bâtiment de 55 ans développe une méthode pédagogique autour de la construction d'une maquette en 3D pour intervenir en milieu scolaire du primaire jusqu'en lycée. De Besançon où elle est basée à la banlieue parisienne, elle applique la même méthodologie. Une initiative originale soutenue en 2010 par la Fondation HSBC pour l'Éducation à hauteur de 10 500 euros. Tout commence par un polystyrène de 30 cm sur 30 sur lequel chaque élève doit inventer son territoire. La première étape consiste à définir une échelle et à placer des courbes de niveau pour placer les reliefs. Cette ébauche permet de réaliser un plan. Voilà les notions de 3D et de 2D intégrées sans même y penser. « Les élèves de Segpa se montrent souvent démotivés face aux activités scolaires, explique Élise Rossi, professeure d'école spécialisée de la 5e Segpa. Ils ont beaucoup de lacunes et manquent de confiance en eux. Là, ils adorent élaborer leur maquette. Pendant deux heures, ils créent, et aucun d'eux ne reste en retrait. » Au contraire.

Une fois les rivières, les mers, les lacs localisés à grand renfort de matière, Françoise Deleule passe à la phase urbanisation. C'est quoi ? Mamadou, 13 ans, tente une définition : « Il y a urbain dedans, c'est la ville ! » Kenneth, 14 ans, tente d'affiner : « Organisation ». « Que trouve-t-on dans une ville ? » questionne Françoise. Itièle, 12 ans et demi, se lance : « Des supermarchés ! » La classe développe : des immeubles, la Seine, des animaux, des espaces verts… François, 13 ans, est plutôt dans le décollage : « Madame, on peut mettre une fusée ? » Plus terre à terre, Magda, 13 ans, s'interroge : « Je peux mettre des arbres dans mon parc ? » Françoise et Élise jonglent d'un enfant à l'autre pour apporter de quoi incarner leur rêve : du sable, des cailloux, du flocage (soie teintée de plusieurs couleurs), de la peinture…

L'animatrice de Mape ne lésine pas sur la qualité du matériel, et les maquettes ont rapidement de l'allure. Les élèves ne sont pas dupes. « On en trouve où, du flocage ? » demande Anaïs, 14 ans. L'intervenante l'importe des États-Unis, car elle n'a pas trouvé son bonheur en Europe, mais elle leur en laissera pour qu'ils puissent continuer pendant les vacances. » L'idée réjouit Magda : « Super, comme ça je ne m'ennuierai pas. » Petit rappel à l'ordre de Françoise : « Il faut aussi que ce soit de la construction… »

Cette activité manuelle captive et permet de dépasser les appréhensions liées à l'écrit. Avec leur prof de français, les élèves vont ensuite faire vivre leur quartier en écrivant une histoire qui s'y déroule. Le projet autour d'un plan-relief permet également d'aborder des notions de mathématiques (échelles…), de géographie (courbes de niveau…), d'histoire. Au fil de l'année scolaire, le rêve se raccroche à la réalité, l'intervenante abordant les conditions de réalisation d'un bâtiment du projet à la réalisation. « Nous allons par exemple rencontrer des banquiers de HSBC qui vont expliquer leur rôle dans un projet d'achat immobilier. » Des sorties sont aussi organisées sur des chantiers pour découvrir les différents corps de métier liés au bâtiment. Chaque année, ce travail donne lieu à la publication d'un livre. À l'issue de la séance de deux heures, Françoise donne rendez-vous aux élèves quinze jours plus tard. « Oh non, c'est trop long ! » lance la classe unanime. « Je comprends, mais j'ai 630 jeunes cette année, alors je ne peux pas faire autrement ! »

Mape
7, avenue Élisée-Cusenier, 25000 Besançon

« D'ordinaire, ces élèves ont beaucoup de lacunes et manquent de confiance. Ici, ils adorent élaborer leur maquette. Pendant deux heures, ils créent, et aucun d'eux ne reste en retrait. »

Texte David Fez

Photographies L'Orange Rouge

Arty

L'association L'Orange Rouge invite des artistes contemporains à créer de véritables œuvres avec des adolescents souffrant de différents handicaps. Ces projets menés dans les collèges d'Ile-de-France aboutissent à une exposition.

Sous les lambris des salons Aguado de la mairie du 9e arrondissement à Paris, deux jeunes filles en survêtement dissertent. « Elle a des ailes », assure Junie du haut de ses 13 ans. « Elle a des moustaches, ou des oreilles qui tombent », assène Émilie, guère plus âgée, 14 ans. « Non, des tentacules », interrompt Junie. « C'est une chimère, en fait », conclut son amie. Une chimère en air et en toile qui dodeline grâce à un petit moteur électrique.

Cette créature bienveillante qui semble rêver de percer le plafond pour vivre sa vie au grand air est la concrétisation bien réelle d'une année particulière. Où Junie, Émilie et d'autres élèves de l'unité pédagogique d'intégration (UPI) du collège Georges-Politzer à Bagnolet (93), leurs enseignants et surtout une artiste, Seulgi Lee, ont collaboré pour créer une œuvre d'art exposée dans une des plus belles salles de cette mairie d'arrondissement.

Une véritable récompense pour ces enfants, souffrant de différents handicaps, habitant dans des quartiers défavorisés, évoluant dans des milieux difficiles, mis à l'index au sein même de leur collège. « Ce processus de création avec l'artiste sur le long terme qui aboutit à une expo est extrêmement valorisant pour ces jeunes », explique leur professeur d'UPI, Pierre Muller. « Travailler avec une vraie artiste, c'était une première fois pour nous. On s'est tapé des barres [ndlr : on a bien rigolé] avec elle, poursuit Junie. Cela a changé notre quotidien, cela nous a appris qu'on pouvait imaginer avec sa tête et transformer ce rêve en réalité. Cela nous a appris aussi à continuer les choses, à ne pas laisser tomber quand on est fatigué ou quand on en a marre. »

À l'ombre de la chimère, une jeune femme opine du chef. Elle arbore une coiffe traditionnelle coréenne, des bas violets, des ongles teintés de jaune et un manteau en fourrure. « C'est elle l'artiste », pointe gentiment du doigt Émilie. « Cette expérience a été passionnante. Ces enfants n'ont peut-être pas de bases artistiques, l'habitude de visiter les musées, encore moins de se confronter à l'art contemporain, mais ils n'ont surtout pas d'idées préconçues ou d'a

La chimère des élèves de l'unité pédagogique d'intégration (UPI) du collège Georges-Politzer à Bagnolet (93). Durant toute l'année scolaire 2009-2010, ces enfants ont réalisé en compagnie de l'artiste sud-coréenne Seulgi Lee (assise à gauche) cette véritable œuvre d'art.

priori. Et leur différence n'exclut pas une énorme créativité, au contraire », témoigne dans un parfait français Seulgi Lee. « Pour cette chimère, je leur ai demandé au départ de réaliser des dessins de monstres. Avec leur prof, cette démarche s'est accompagnée de cours autour des mythologies antiques. J'ai fait un montage à partir de cette matière pour aboutir à cette créature hybride dans laquelle chacun peut projeter son imaginaire… », et se sentir fier. Ce sentiment, les élèves de Georges-Politzer ne sont pas les seuls à le partager. Car au-delà de la chimère, l'exposition « Contingences » présente neuf autres œuvres réalisées par des collégiens en classe d'UPI en collaboration avec des artistes contemporains. Ici, des bouées en béton qui font penser à des donuts géants, œuvre de Vincent Ganivet et d'élèves du collège Iqbal-Masih de La Plaine-Saint-Denis (93), là des photos d'enfants déguisés d'Hermine Bourgadier faites au collège Lamartine (9e), dehors une structure gonflable de Hans Walter Muller, l'artiste allemand qui a mené le projet au collège Nicolas-de-Staël à Maisons-Alfort (94)…

Cette exposition est l'œuvre d'une association, L'Orange Rouge. Sous l'impulsion de sa fondatrice, Corinne Digard, cette structure dynamique créée en 1994 sollicite des artistes contemporains reconnus ou émergents, des enseignants et des élèves touchés par un handicap autour d'un projet créatif. La Fondation HSBC pour l'Éducation la subventionne pour la deuxième année consécutive.

Dans le cadre des projets artistiques pilotés par l'association L'orange Rouge, la photographe Hermine Bourgadier a fait poser des adolescents en classe UPI du collège Lamartine (Paris, 9e) avec l'accessoire de leur héros préféré.

Parmi les dix projets artistiques de L'orange Rouge, les sculptures de béton de Vincent Ganivet (à gauche), et des élèves du collège Iqbal-Masih de La Plaine-Saint-Denis (93).

« Ces enfants, qui souffrent de différents handicaps, trouvent avec l'artiste une oreille attentive. Il les comprend, et inversement. »

« Il y a finalement beaucoup de points communs entre des artistes et des enfants atteints de troubles psychologiques. Ce sont des écorchés vifs, des hypersensibles, des marginaux chacun à leur façon par rapport au monde traditionnel », souligne cette femme, également artiste plasticienne, mais dont la carrière, vu le travail réclamé par l'association et son succès, a été mise entre parenthèses. « Ces adolescents trouvent avec l'artiste une oreille attentive. Il les comprend, et inversement. Il arrive à canaliser leur rapport au monde, immédiat, passionné à travers l'art, mais aussi le travail qu'il y a derrière. Chaque projet est suivi de sorties culturelles adéquates. Cela se traduit par des visites de musées, de galeries, d'ateliers pour mieux comprendre le projet. Ils doivent comprendre qu'une œuvre a des bases, des influences, des repères. La création est la somme de toutes ces connaissances, d'une imbrication d'informations et de talent, bien sûr. Au bout du compte, cette création existe, et il est important qu'elle rejoigne le monde extérieur. C'est une façon pour ces ados de tisser un lien avec l'autre, d'exister à ses yeux. ». Ce monde extérieur, c'est notamment de pouvoir exposer dans un cadre prestigieux les projets aboutis. Afin que la reconnaissance passe par le public, amateurs ou initiés. Excellente communicante, ayant un temps travaillé dans la publicité, cette femme de 50 ans maîtrise les codes du savoir-faire et du faire-savoir. Ses plaquettes de présentation, impeccables de clarté et de graphisme, en témoignent. Comme son désir d'associer chaque année une commissaire d'exposition reconnue à ses projets (Cécile Bourne-Farrell pour « Contingences »). « C'est primordial d'avoir un autre œil professionnel. Cela légitime ces projets dans le milieu de l'art et, via leur réseau, cela permet aussi d'ouvrir les yeux au milieu de l'art, souvent trop cloisonné. »

L'an prochain, L'Orange Rouge montrera quinze œuvres originales. Dans quinze lieux différents. Il y aura également une résidence d'artiste à Pierrefite (93) pour la plasticienne Nathalie Talec. « J'ai invité pour le commissariat Joana Neves, de la revue de dessin contemporain "Roven". » Certains collèges vont poursuivre l'aventure, d'autres s'arrêtent, de nouveaux arrivent. Cela dépend des mutations, du degré d'implication des enseignants, du soutien des principaux. Qu'importe, L'Orange Rouge continuera de donner à tous ces enfants les couleurs de la vie.

L'Orange Rouge
6, quai de Seine, 93200 Saint-Denis
Tél. : 09 65 26 85 73
www.orangerouge.org

« Tous se sont dépassés. »

Enfants, animateurs, parents, collaborateurs s'expriment sur la Fondation et les expériences vécues.

Extrait de notes d'atelier de Laetitia Conti, artiste plasticienne à Arts et développement (13)

Sophie, 7 ans et demi, n'en finit pas de me surprendre. Aujourd'hui, elle m'appelle et me dit : « Regarde ce que je fais […]. Je peins les ombres des arbres. » En fait, elle détourait au pinceau l'ombre des branchages qu'elle voyait sur sa feuille. L'idée est géniale et le résultat splendide, que dire de plus !

***

Judith Rieux, créatrice de l'association Champ contre champ (13)

Quand j'ai découvert Félix Pyat, on m'a dit que c'était un quartier violent. Je me suis dit : il y a quelque chose à faire. C'est d'abord une histoire d'amour avec cette cité.

***

Perrine Guffroy, comédienne à l'association Post scriptum Créteil (94)

Chaque enfant a eu une belle expérience de la scène et du théâtre. Tous se sont dépassés. Dans le plaisir.

***

Nadège Hubert, directrice administrative de la radio Radio Dijon Campus (21)

Ce qui transpire de cette expérience, c'est la joie de chacun devant les progrès accomplis en français par ces enfants qui découvrent la langue et leur envie de bien faire, leur motivation et leur histoire personnelle.

***

Florent Fabre, de l'association Label vie d'ange (74)

Je pense que, pour certains, cette expérience a offert pour la première fois la récompense d'être valorisés grâce à leurs efforts de concentration et d'imagination.

Une enseignante à l'École Beauregard à Paris au sujet du projet « Un dialogue entre les cultures » de l'association Mémoire de l'avenir

Grâce à l'atelier, les enfants ont pu aborder la pratique artistique comme un moyen d'apprentissage du respect de l'autre, le partage de son espace, le contact avec autrui pour mener à bien un projet commun.

***

Des parents d'enfants participant au projet Le théâtre d'A à Z de l'association Compagnie Correspondances (80)

« On les sent impliqués et ensemble. » « Je ne croyais pas que ma fille avait une telle voix. » « Nous avons vu le plaisir qu'il avait à venir cette année, ça se retrouve dans le résultat final. »

***

Anna, 9 ans, au sujet de l'atelier Histoires de Barbie monté par Le Crabe rouge (35)

Nous avons beaucoup travaillé cette façon de marcher comme des poupées. On a joué deux fois, il y avait du monde et c'était bien.

***

Marie-Annick Socié, directrice de Sidvem (Service d'aide à l'intégration de personnes déficientes visuelles dans les lieux d'enseignement de la musique) à Paris (75)

L'intégration de jeunes déficients visuels dans les écoles de musique favorise l'ouverture aux autres, développe un esprit de solidarité et marque la volonté de vivre en harmonie avec l'autre dans le respect de sa différence

***

Aaron, 9 ans, membre de l'association Les Serruriers magiques à Paris (75)

Le théâtre, c'est ce que j'adore le plus. Cela a changé un peu mon comportement. Je suis plus à l'aise, je suis plus calme.

Martine Bouvier, collaboratrice impliquée dans l'association Cité de la musique à Marseille

Je suis violoniste et je fais partie d'un orchestre, mes enfants font de la musique. Donner la possibilité à des enfants d'un quartier défavorisé de Marseille d'accéder à cet enseignement avec la Cité de la musique était pour moi une évidence.

***

Extrait de la lettre de Philippe Pontier, principal du collège de Bourges (18), soutenu trois ans par la Fondation dans le cadre des Clics et des classes

Il est indéniable que sans l'apport de la Fondation HSBC le projet n'aurait jamais vu le jour… Nous avions pour but de sociabiliser des élèves difficiles, de leur rendre une forme d'ambition et de respect d'eux-mêmes. Le résultat a dépassé nos espérances, et les enseignants se disputent presque le plaisir d'enseigner à ces élèves.

***

Yoann Bruyère, animateur au Centre de loisir tout handicap de Saint-Chamond au sujet du projet Bain sonore pour des enfants autistes lancé par l'association Ensemble orchestral contemporain (42)

La musique est un outil idéal pour faire participer, bouger nos jeunes. Ils sont très sensibles aux différents sons. Ils ont besoin de s'ouvrir vers l'extérieur […] Lors des différentes séances, certains créent des liens par le regard ou la parole.

***

Tatjana Dussaux, enseignante en CE2, école élémentaire Mathis au sujet des ateliers photos de Clichés urbains à Paris (75)

Les enfants sont revenus enchantés dès les premières séances, avec un nouveau regard posé sur leur quartier et sur leur environnement.

Permettre l'accès à l'éducation des enfants défavorisés par la culture c'est depuis 2005 l'engagement de la **Fondation HSBC pour l'Education.**

Depuis sa création, près de 10 000 enfants et près de 70 associations et institutions ont bénéficié de l'aide financière d'HSBC France et du soutien humain de ses collaborateurs.

http://www.hsbc.fr/fondation-education

HSBC

Votre banque, partout dans le monde

Publié par HSBC France © Corbis